**Zeitschrift:** Annales fribourgeoises
**Herausgeber:** Société d'histoire du canton de Fribourg
**Band:** 73 (2011)

**Artikel:** La vie au château de Corbières 1960-1970
**Autor:** Chuard, Claude
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-817359

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 13.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# LA VIE AU CHÂTEAU DE CORBIÈRES 1960-1970

Longtemps après les seigneurs, les baillis, les moines, vinrent les artistes, autour des frères Angeloz, sculpteurs. Et le château de Corbières connut dix années durant une vie fascinante, sous le signe de la création.

PAR CLAUDE CHUARD

L'auteur est journaliste. Longtemps responsable du magazine culturel de la *Liberté*, observateur très proche de la scène artistique fribourgeoise, il est notamment co-auteur d'une monographie sur le peintre Ernest Riesemey.

Vue aérienne du château de Corbières dans les années 1960. La première mention d'un édifice remonte à 1150. C'est en 1850 que l'Etat mit en vente le château ex-baillival, où plusieurs propriétaires se succédèrent jusqu'en 1927. Il fut alors offert aux Bénédictins.
Photo René Bersier

L'expérience a duré dix ans. Aujourd'hui encore elle demeure unique et singulière dans l'histoire de l'art contemporain à Fribourg. La vie en communauté de cinq ou six artistes installés avec leur famille au château de Corbières, sur les bords du lac de la Gruyère, constitue un épisode significatif par sa portée artistique. Car outre le creuset culturel que Corbières a constitué avec une galerie d'art, des expositions et des fêtes, le lieu a engendré un foyer important d'art sacré. Et cela au sortir du concile Vatican II qui renouvela la liturgie catholique ainsi que l'architecture intérieure des églises.[1]

## UN LIEU IMMENSE, MAIS DÉLABRÉ

Tout commence avec une longue querelle de voisinage. A la fin des années 1950, dans le quartier de Chamblioux à Fribourg, les sculpteurs Emile* et Louis** Angeloz, deux frères, habitent chacun une petite maison construite de leurs mains en 1949. Emile Angeloz est passionné par la taille de la pierre, qu'il pratique dans son atelier jouxtant sa maison. A leur arrivée, le quartier était peu habité. Mais avec les années, des maisons ont poussé dans le voisinage immédiat et les nouveaux venus se plaignent. La taille de la pierre produit des nuisances et les jardiniers du dimanche protestent: les salades et les fraises de leur lopin se couvrent de poussière.

Vers 1958, les deux artistes excédés et à l'étroit dans leur atelier décident de prendre la clef des champs. Ils partent à la recherche d'une vieille ferme isolée et assez vaste pour abriter leurs ateliers et leurs deux familles. Ils arpentent le canton sans grand succès. Visitant la Gruyère, ils apprennent un jour que le château de Corbières, un ancien couvent bénédictin, est vide depuis deux ans et que les moines cherchent en vain un acquéreur. Ils s'y rendent. De l'extérieur, ils apprécient la propriété enserrée dans ses murs. Une voisine du lieu leur indique la nouvelle adresse des moines regroupés dans leur couvent près du Bouveret.

Les deux frères s'y présentent. Emile Angeloz abat ses cartes: il est sculpteur sur pierre et métal. Il a travaillé pendant des années dans l'art funéraire mais aussi pour des églises. L'accueil des moines est bienveillant, ils sont séduits par le projet des deux frères, cela d'autant plus que, depuis la fermeture du couvent de Corbières, les candidats au rachat du château ne se pressent pas au portillon. La taille de la bâtisse, son état de vétusté effrayent les acquéreurs. En deux ans, les moines n'auraient reçu que trois

* Emile Angeloz, né à Fribourg en 1924. Son père, fromager travaille à la Laiterie centrale. Dès son enfance, Emile dessine. L'école primaire terminée, il travaille un temps chez le lithographe Robert puis dans l'entreprise du verrier Kirsch-Fleckner. Il entre ensuite à la section des beaux-arts du Technicum cantonal. Il a pour professeurs Theo Aeby, Oscar Cattani et Henri Robert. Il s'initie au dessin, à la sculpture sur terre ou au moulage en plâtre. Interrompt ses études pour l'école de recrue. Passionné par la sculpture sur pierre, discipline non enseignée au Technicum, il s'engage ensuite auprès de marbriers et se familiarise à la taille des différents types de roches, du marbre au calcaire.

** Louis Angeloz frère aîné d'Emile (1924-2001). Après son école primaire, il suit un apprentissage de coiffeur, pratique son métier puis devient employé à Tellko, entreprise de produits photo à Fribourg. Initié par son frère à la sculpture sur métal, il seconde Emile pour les commandes d'art sacré tout en réalisant ses propres œuvres.

[1] En 1963, les Pères conciliaires réunis à Rome promulguent la «Sacrosanctum Concilium», une des quatre Constitutions, qui traite de la liturgie: participation des fidèles, place de la parole, redéfinition de la musique et de l'art sacré.

Partie de pétanque à l'ombre du château, vers 1964. Avec une (très bonne) loupe on reconnaît, de g. à dr., Bernard Schorderet, Jean Pythoud (accroupi), Louis Angeloz, Emile Angeloz et Yoki. A l'arrière-plan un visiteur, l'architecte Michel Waeber. Photo Jean-Claude Fontana

offres sérieuses qu'ils ont rejetées. On raconte que le coureur automobile Jo Siffert avait caressé l'idée de s'y installer, qu'un commerçant et agent immobilier fribourgeois se proposait de transformer le château en hôtel de charme. Enfin que les Témoins de Jehovah n'auraient pas dédaigné ce castel aussi discret que protégé.

Les deux sculpteurs entament la négociation. Les moines les rassurent: pour eux, il s'agit d'une vente particulière. Ce château leur a été offert en 1927 par un notable fribourgeois dont le fils était entré dans leur ordre. Pas question de spéculer sur un don. Emile et Louis Angeloz offrent un prix plancher. Les moines demandent un petit effort. On s'accorde enfin sur un montant très raisonnable qui correspond au prix de vente des deux maisonnettes de Chamblioux assorti d'un modeste emprunt bancaire. Pour le versement, les moines se déclarent patients.

La promesse de vente signée, les deux artistes reviennent à Corbières. Ils découvrent enfin leur acquisition et vont de surprise en surprise: la bâtisse est immense, les dépendances nombreuses. Le corps principal du château, qui remonte à la Renaissance, compte trois étages dont une salle de 80 m$^2$ où les moines avaient installé leur bibliothèque. Sous les combles, le couvent compte 17 cellules construites pour les moines. Le château dispose dans la cour d'un atelier de reliure. Les traces du passé sont multiples, du chemin de ronde au cachot, celui dans lequel la Catillon, la dernière sorcière fribourgoise, fut enfermée avant d'être transférée à Fribourg. Les locaux annexes sont nombreux, des appentis à la grande cave voûtée.

L'effet de surprise passé, les nouveaux propriétaires prennent peur. Car l'état du château laisse à désirer. Le confort est proprement monacal. Il existe certes un chauffage central, assuré par une immense chaudière au mazout installée en 1927. La citerne est encore pleine. Le château dispose de sa propre source mais une pompe poussive remplit la citerne. Et puis la bâtisse se trouve en bout de circuit pour la distribution électrique. Aux heures de pointe, c'est la galère, la tension baisse. Non seulement vétuste, l'installation fonctionne encore sur 110 volts. Impossible d'utiliser des machines pour les travaux de sculpture.

Louis, le frère aîné, prend peur. Quand un agent immobilier propose de leur racheter Corbières pour 20 000 francs supplémentaires, il hésite un instant, mais Emile s'oppose et rassure son frère: ils avaient construit leurs maisons de Chamblioux de leurs mains, il suffit de se remettre à l'ouvrage pour retaper le château.

Après quelques mois de travaux indispensables (électricité, sanitaire, maçonnerie et peinture), les deux familles d'artistes s'installent à Corbières.

## AU RENDEZ-VOUS DES ARTISTES

Emile Angeloz, sa femme et sa fille choisissent le deuxième étage: trois chambres et un living gigantesque dans l'ancienne bibliothèque du couvent. Louis et sa famille optent pour le premier étage. Le rez de chaussée est loué à René Bersier, dit Bimbo.* Le photographe qui habite Fribourg rêvait d'une fermette à la campagne. Avec son épouse, il s'installe et s'applique à restaurer et à rendre plus habitables les lieux.
A Fribourg, parmi les artistes et amis du groupe Mouvement, les amateurs d'un pied à terre à la campagne et d'un atelier se manifestent bientôt. Emile et Louis Angeloz laissent chacun choisir l'espace qui lui convient. Le peintre-verrier Yoki** jette son dévolu sur le grenier et ses 17 cellules. Il suffit d'abattre quelques cloisons pour disposer d'un logement et d'un atelier très convenables. Puis le peintre Bernard Schorderet*** choisit l'atelier de reliure des moines, une bâtisse en bois, construite dans la cour. Le photographe Jean-Claude Fontana trouve où installer son labo de photos. L'architecte Jean Pythoud se voit attribuer le chemin de ronde et les locaux attenants. Les loyers des artistes venus de la ville sont symboliques et les locataires priés de payer de leur personne pour l'installation de leur pied-à-terre.
La semaine, seuls les trois couples vivent au château. Mais les week-ends et pendant les vacances, c'est une vraie communauté d'amis. Les enfants ont des âges très proches. Corbières se révèle un vrai paradis pour jouer dans les cours, musarder, aller à la pêche. Les adultes aiment les débats, la fête mais aussi les jeux. Corbières est le lieu de parties de pétanque passionnées. Quand la nuit tombe et que le parc du château s'assombrit, les joueurs prennent possession du chemin communal éclairé la nuit. Corbières compte bientôt ses fêtes rituelles: le 31 décembre et le 1er août, des foules d'amis se rassemblent. Aux membres du groupe Mouvement s'ajoutent les artistes affiliés à l'Œuvre (*Werkbund*).
En 1963, quand le château se dote de sa galerie d'exposition «AEL» (Angeloz-Emile-Louis), installée dans la cave voûtée, Corbières acquiert son statut de centre culturel aux yeux d'un public encore limité mais conquis. En sept ans, le château organisera une dizaine d'expositions,

* René Bersier, dit Bimbo. né à Fribourg en 1930. Photographe puis réalisateur pour la 1ère chaine de TV allemande. Entre ensuite comme conseiller au Service cantonal de l'aménagement du territoire. Pratique une photo abstraite proche de la gravure.

** Yoki Aebischer, né à Romont en 1922. Apprenti dessinateur chez Fernand Dumas (1938) puis travaille à Fribourg avec Dumas-Honegger lors de la construction de l'université à Miséricorde. Se forme à Paris chez André Lhote (1946). De retour en Suisse combine une peinture de chevalet et un vaste travail d'art sacré. Dans le domaine du vitrail, son œuvre totalise plus de 150 commandes, en Suisse ainsi qu'en Europe.

*** Bernard Schorderet né à Fribourg en 1918. Diplômé en dessin et maitre de dessin. Devient peintre, se forme à Paris à l'académie André Lhote ainsi qu'au Centre d'art sacré.

dans la cour et la cave, proposant les œuvres des artistes de Corbières mais aussi de passage. A son retour d'Inde, Jacques Thévoz présente ses photos. A l'époque, le rayonnement de Corbières est d'autant plus important qu'à Fribourg, les artistes jeunes ou non conformistes n'ont pas voix au chapitre.

Six ans plus tôt, en mars 1957, Emile Angeloz et le peintre Roger Bohnenblust avaient organisé dans un magasin désaffecté, au numéro 4 du boulevard de Pérolles, une expo-manifeste intitulée «Mouvement», en compagnie de six autres artistes. Cette année-là, la capitale qui célébrait le 800e anniversaire de sa fondation ne disposait encore d'aucune galerie d'art permanente. Quant au Musée d'art et d'histoire, cantonné à l'hôtel Ratzé, son extension en sous-sol ne serait construite qu'en 1964. Le MAHF organisait à l'université, dans les bâtiments de Miséricorde, un Salon réservé aux seuls artistes fribourgeois membres de la SPSAS, des artistes confirmés. «S'y retrouve un public choisi, respectueux et respectable. L'officialité était partout de rigueur», se souvient le critique d'art Claude Pochon.[2] L'expo-manifeste du printemps 1957 déboucha sur la création de «Mouvement», un groupe artistique qui se dota bientôt d'une galerie d'art (La Cité) au Court-Chemin, dans la basse-ville de Fribourg. Jean-Claude Fontana en serait la cheville ouvrière.

## L'ART SACRÉ APRÈS LE CONCILE

Corbières demeure dans le souvenir de ceux qui l'ont fréquenté un merveilleux lieu d'exposition et d'amitié entre collègues. Mais peu d'entre eux soulignent le creuset qu'a représenté ce château dans le renouveau de l'art sacré impulsé par le concile Vatican II.

Dans les années 1960, les injonctions liturgiques issues du concile vont avoir de profondes conséquences pour toutes les paroisses catholiques de Suisse et d'ailleurs. Vatican II attribue un rôle majeur aux fidèles, appelés à s'engager dans les célébrations. La place nouvelle accordée à la parole aboutit, sur le plan architectural, à une profonde modification du chœur des églises. Fini l'officiant qui célèbre son office le dos tourné aux fidèles. Désormais, le prêtre fait face à la nef. Dans la plupart des cas, l'autel et tout le mobilier liturgique (ambon, tabernacle, etc.) doivent être transformés ou repensés, sinon déplacés. Pour les paroisses, cette directive va représenter des dépenses souvent importantes. En revanche pour les artistes intéressés par ce domaine, Vatican II est une aubaine.

2 Pro Fribourg 142 (2004), p. 3.

Quarante ans plus tôt, c'est Romont qui avait joué un rôle dans le renouveau de l'art sacré en Suisse romande, grâce à la création de la section suisse du «groupe de Saint Luc» par l'architecte Fernand Dumas et le peintre Alexandre Cingria. Or à Corbières se retrouvent le peintre-verrier Yoki Aebischer, qui a fait son apprentissage de dessinateur architecte en 1940 dans le bureau de Fernand Dumas, et Pierre Dumas, l'un des fils de l'architecte glânois, lui aussi architecte, qui a repris les mandats de son père après son tragique décès (1956). Il fréquente le château. C'est lui qui pousse Emile Angeloz à travailler à l'aménagement intérieur des églises qu'il construit ou transforme. L'église de Cottens (1960) est leur première collaboration. Suivront Vicq, Clarens et d'autres interventions. Pour la réalisation des vitraux, Pierre Dumas privilégie Bernard Schorderet sans oublier Charly Cottet*. Cet ami de longue date d'Emile Angeloz fréquente aussi Corbières. Il créera de nombreuses œuvres pour des lieux publics (université, écoles, hôpital) et pour des édifices religieux. Sur ce plan, Charly Cottet est l'artiste le plus polyvalent: il réalise des vitraux, peint de vastes fresques, conçoit des reliefs de pierre mais aussi du mobilier sacré (tabernacle de bronze à Renens).

*Charly Cottet (1924-1985), fréquente la section artistique du Technicum cantonal de Fribourg puis travaille comme graphiste à Fribourg et à Bienne avant de s'installer à la Chaux-de-Fonds (1953) où il commence à peindre. En 1964, il devient enseignant à l'Ecole d'art appliqué de Vevey. S'installe avec sa famille à Attalens en 1966. Peintre, auteur de fresques dans les bâtiments publics, il réalise plusieurs commandes d'art sacré (Attalens, Le Crêt, Bossonens).

En 1960, Yoki est déjà un peintre-verrier reconnu en Suisse et bien au delà. Dans les années 1950, il a participé en France et ailleurs aux programmes de reconstruction des églises et lieux de culte abîmés par les hostilités. Au fil de ses nombreuses interventions, Yoki a baigné dans une culture religieuse éclairée, notamment en France, grâce à ses contacts avec le père Couturier, grand inspirateur du renouveau de l'art sacré de l'après-guerre. A la suite de Vatican II et grâce à ses contacts, Yoki voit les commandes de vitraux se multiplier. La présence des frères Angeloz à Corbières lui permet d'offrir aux paroisses souvent déconcertées par cette réforme une offre globale pour la rénovation du lieu de culte. Emile et Louis Angeloz interviennent avec un architecte dans le réaménagement du chœur. Ils réalisent un autel, un ambon, un tabernacle de facture moderne, parfois un baptistère ainsi qu'un chemin de croix très symbolique dans son dépouillement. De son côté, Yoki offre la touche finale avec des vitraux modernes susceptibles de diffuser une lumière colorée dans cet espace réaménagé de l'édifice.

En dix ans (1960-1970), Yoki réalisera près de 50 commandes de vitraux ou de cycles de vitraux pour des églises et lieux de culte, dans le canton de Fribourg, en Suisse mais aussi en France ainsi que dans d'autres pays. Chaque fois qu'il en a la possibilité, il invite les frères Angeloz à se joindre

à lui. La liste des réalisations communes est impressionnante. En matière d'art sacré, les deux frères travaillent dans une collaboration parfaite. Emile conçoit et esquisse les œuvres, son frère l'aide à la réalisation, qu'il s'agisse du travail sur le métal ou du coulage du bronze.

En art sacré, Pierre Dumas n'offre pas seulement à Emile Angeloz un nouveau débouché, il va surtout soutenir les choix radicaux du sculpteur. L'artiste conçoit ses interventions à la manière d'un sculpteur-designer profane: un autel est certes une table sacrée mais aussi, par sa position nouvelle dans l'édifice, un lieu central auquel il convient de donner un poids symbolique, libéré de toute référence religieuse spécifique. Emile Angeloz réalise la plupart de ses autels dans des blocs de calcaire massif de plusieurs tonnes. La symbolique ne renvoie pas au Christ mais plus radicalement à des éléments fondamentaux: terre, eau, ciel. Parfois il sculpte un bloc pour en animer la surface par des entrelacs de pierre, des incisions profondes qui jouent avec la lumière baignant l'édifice. Les autels les plus spectaculaires sont constitués de blocs de pierre sculptés et emboîtés sur place: une prouesse technique, vu la masse à manipuler. Dans ses réalisations les plus abouties, arts sacré et profane se confondent.

Dans son document conciliaire destiné au renouveau de l'art sacré, le Vatican déclare que les artistes disposent de leur liberté de style pour l'élaboration des œuvres. Le Concile confie néanmoins aux évêques la charge de veiller à ces rénovations dans un esprit de simplicité «sans pour autant être dénué de noblesse et de sainteté». La formulation est suffisamment générale pour laisser autant de liberté à l'artiste que de droit d'intervention aux prélats peu favorables à la modernité. Emile et Louis Angeloz et les artistes travaillant à Corbières n'échapperont pas à ces pressions.

Elles se manifestent à plusieurs niveaux. D'abord à l'échelle du curé de paroisse un peu rétrograde, qui n'accepte pas le dépouillement de son nouvel autel et s'empresse de le recouvrir de nappes et autres décors inappropriés. Mais les obstructions peuvent être plus radicales. Dans la nouvelle église de Cottens, Emile Angeloz et son frère créent un Christ en croix en bronze suspendu au dessus de l'autel par deux câbles d'acier. La croix est réduite à sa plus simple expression et le Christ, à un corps supplicié. La modernité et surtout le dépouillement déplairont à plusieurs fidèles, attachés à l'art sulpicien.

Ailleurs ce sont les autorités de tutelle, la commission d'art sacré notamment, qui ajoutent leur grain de sel. Dans cette période, les tabernacles conçus

par Louis et Emile Angeloz sont généralement coulés en bronze. Le premier qu'ils réalisent pour l'église de Cottens exhibe sur sa porte le relief stylisé d'un paon. L'oiseau n'a pas été choisi au hasard car Emile Angéloz travaille à l'époque sur des maquettes stylisées de cet animal. Dès lors pourquoi ne pas l'utiliser pour un tabernacle? Mais la commission d'art sacré n'apprécie pas cette fantaisie et intervient: «Que fait cet animal sur une porte de tabernacle? Le paon n'a aucune symbolique religieuse dans cas-là!» Le sculpteur tint bon, coula la porte de bronze. Aujourd'hui le paon n'a pas quitté la porte du tabernacle de Cottens. Emile Angeloz garde aussi le souvenir cuisant d'une intervention insistante d'Etienne Chatton, conservateur des monuments, lui imposant d'ajouter à un projet d'autel taillé dans un bloc de pierre une effigie d'ange à chaque angle du bloc. Le sculpteur tourna en rond un long moment avant que Pierre Dumas l'encourage à aller de l'avant sans tenir compte de cette idée dépassée.

Les sculpteurs ne furent pas les seuls à essuyer les critiques et interventions des membres de la commission d'art sacré. Certains peintres-verriers, ou leurs proches, conservent le souvenir d'interventions intempestives du président de cette instance. Le principe de vitraux abstraits ne se discutant plus, le débat se reporta sur la palette des couleurs choisies par l'artiste: une nuance de bleu pouvait devenir source de débat, voire de conflit. Le commissaire n'hésita pas à corriger de sa main le carton d'un vitrail au nez et à la barbe de l'artiste. Il serait intéressant qu'un étudiant en histoire de l'art se plonge un jour dans les archives de la commission d'art sacré pour documenter les principaux épisodes de cette période.

## L'ESSOUFFLEMENT

A Corbières, la vie des deux propriétaires n'a rien d'un long fleuve tranquille. Car le château a beau servir de creuset à des débats, des amitiés, des expositions, la bâtisse est un fardeau. Les loyers des artistes résidents du week-end ou des vacances sont légers. Les invités de passage ne sont pas tous généreux de leurs deniers. Pour mettre un peu de beurre dans les épinards, Emile Angeloz et son épouse louent chaque été leur propre appartement à un groupe de touristes belges en villégiature. Leur living sert aussi à des fêtes privées, notamment des banquets de mariage. A charge des mariés et de leurs convives d'apporter vaisselle et nourriture, parfois leur cuisinière, par exemple la célèbre Tante Marthe des Sciernes

En 1958, Emile Angeloz crée le mobilier de chœur (autel, tabernacle) et la croix de l'église paroissiale de Cottens, construite par Pierre Dumas, qui deviendra un habitué de Corbières. C'est le début d'une longue collaboration. Photo: SBC Fribourg

d'Albeuve. Les années passent et la charge financière de cette bâtisse de 21 pièces, coûteuse à chauffer, pèse sur les épaules des deux frères. C'est Louis, l'aîné, qui le premier parle de vendre. Corbières est victime de son succès: les visites incessantes et impromptues, les amis des amis qui s'invitent, tout cela est très sympathique mais finit par détourner les deux artistes de l'essentiel.
Le hasard qui avait présidé à l'achat du château se reproduit: un jour un duo se présente à la porte, un homme d'affaire genevois et un énigmatique personnage. Anglais ou Irlandais, il vit à Florence dans un palace et désire acheter au plus vite Corbières. Louis Angeloz est favorable, Emile hésite encore car l'endroit reste pour lui magique, et l'espace de travail unique. Une négociation financière s'engage. En fin de compte, les artistes revendent leur château restauré pour un montant trois fois plus élevé qu'à l'achat. Mais que de travaux et d'investissement durant les dix ans vécus à Corbières! L'acheteur, son conseil et les propriétaires se rendent ensuite devant notaire pour signer la promesse de vente. Et là, tout s'arrête: le mystérieux acheteur refuse de décliner son identité complète, de plus il n'est pas résident suisse. Le notaire estime la vente impossible en vertu de la Lex von Moos (1961-1971), qui réglemente et limite l'acquisition d'immeubles par des étrangers.
Mais quelques mois plus tard, le duo réapparaît. Le mystérieux acheteur dévoile son identité complète et légalise le projet d'achat par sa décision d'habiter à Corbières en permanence. La vente est enregistrée. L'acheteur accorde aux deux propriétaires le temps nécessaire pour trouver un nouvel habitat. Quant aux artistes en résidence, le nouveau propriétaire les congédie purement et simplement. Leurs ateliers et logements vidés, il fait placer des cadenas sur tous les locaux.
Emile et Louis Angeloz se mettent en chasse pour trouver un nouveau lieu de vie et de travail. Ils savent qu'ils ne disposeront jamais plus d'autant d'espace. Ils prospectent la vieille ville de Fribourg, croient trouver l'objet qui leur conviendrait mais les délais sont trop longs. Finalement ils achètent un terrain à bâtir à Corminboeuf, l'ancien terrain de foot situé à l'orée de la forêt. Emile Angeloz esquisse le croquis de sa future maison, un cube de béton sur pilotis pour le logement, un cube percé d'une grande verrière pour l'atelier. Pierre Dumas parachève les plans et une nouvelle fois dans leur vie les deux sculpteurs se construisent une maison, la troisième dans leur existence.
En 1970 la stimulante communauté d'artistes de Corbières se disperse. Les amis proches, complices de la première heure, perpétuent les parties

de pétanque qui se déroulent dorénavant à Corminboeuf sur le chemin forestier passant à proximité de leur nouvelle demeure. Quant à la Galerie AEL, elle disparaît. A Fribourg, la galerie de la Cité, où le groupe «Mouvement» s'était constitué, prend le relais.

C.C.

**Bibliographie**


Christoph ALLENSPACH et al., *Economie des moyens – Jean Pythoud architecte*, catalogue de l'exposition à FRI-ART, Fribourg 1995

Philippe BEAUD (textes), Jean-Claude MORA (photos), *Yoki, un demi-siècle de vitrail. Un monde de lumière*, Editions Saint-Augustin, Fribourg 2001

Anton BERTSCHY, *Emile Angeloz, un hommage*, brochure bilingue, édition hors commerce, Fribourg 2003

*Charly Cottet*, Bulle 1988.

Concile Vatican II, *La constitution sur la liturgie*, texte officiel, version française, Paris 1963

Claude POCHON et al., *Le groupe Mouvement*, Pro Fribourg n° 142 (2004 – I)